



1st Lt. Aloyse Schiltz -
with appointment of Officers
June 19, 1961
Dwight D. Eisenhower



1st Lt. Aloyse Schiltz
US 5th Army Dist.

1st Lt. A. J. SCHILTZ

1944

Extrait : Les Luxembourgeois et la France

par J. Schiltz

ALOYSE SCHILTZ
COURRIER AUXILIAIRE DE JEAN MOULIN
ET CAMARADE DE PROMOTION
DE PHILIPPE DE GAULLE

Nous sommes en 1941.

Le pas martial des bottes allemandes résonne à travers la nuit la plus longue, tandis que cent quarante millions d'Européens sont tenus en sujétion par la pègre nazie.

En imitant Napoléon, qui ouvrit la campagne de Russie le 22 juin 1812, Hitler ordonne à la Wehrmacht de franchir la frontière russe le 22 juin 1941. Cent soixante quinze divisions, trois mille trois cents chars et deux mille sept cents avions bousculent les Russes. Les armées de von Leeb, von Bock et von Rundstedt foncent irrésistiblement sur les traces de la «Grande Armée». Précédés des préluces de Liszt, les communiqués spéciaux nous annoncent rien qui vaille sur le front de l'Est.

Nonobstant les signes d'une nouvelle déconfiture, les résistants de la première heure refusent de croire que les dés sont jetés et estiment que rien n'est perdu tant que l'Angleterre reste debout. De Londres, la voix des Français libres réchauffe nos coeurs et attise la petite flamme de l'espoir. Mais, dans ces conditions ne font pas légion ceux qui choisissent et acceptent les ténèbres. La Résistance n'est encore qu'un embryon qui se groupe, se renforce et s'organise pas à pas.

Au Luxembourg, une première filière d'évasion vers la France est mise sur pied le 20 juillet 1941 par les Pi-Men à Differdange. Sous l'impulsion de Josy Goerres, cette formation de patriotes indépendants s'est mise en effet au service de leurs prochains en aidant les pourchassés à se soustraire aux griffes de l'ennemi, les réfractaires et volontaires à rejoindre le camp des maquis et armées alliées, les prisonniers de guerre français à réintégrer leur foyer et les aviateurs abattus à regagner leur base.

Après l'effervescence multiforme du début de la résistance en France et malgré la décapitation des premiers réseaux et le massacre des otages, les chefs de certains mouvements clandestins de la zone non-

occupée s'apprentent à faire table rase «du chaos des idées, des opinions et des systèmes». Bien avant d'être reçu à Carlton Gardens par le général de Gaulle, et nommé «chef du peuple de la nuit», Jean Moulin, ancien préfet de Chartres mis en disponibilité par Vichy, ne cesse d'œuvrer dans cette direction.

En cette sombre période commencent les mémoires de guerre inédits du major honoraire Aloyse Schiltz, commandant des troupes luxembourgeoises en zone d'occupation française en 1948.

*

Premier objectif à atteindre: La zone libre!

Grillé à la suite d'une imprudence commise par un résistant arrêté, Aloyse Schiltz, originaire d'Ettelbruck, préfère s'éclipser et se mettre à la disposition de la France libre. Il arrive à Differdange le 28 août 1941 et descend au Café de la Gare, connu par les initiés comme pied-à-terre des Pi-Men. En compagnie de Félix Lux, Butz Juttel et Strip Jacoby il se glisse le même jour à travers le Grand Bois pour franchir la frontière franco-luxembourgeoise avec l'aide des passeurs Eugène Leger et Albert Ungeheuer.

Sachant se fondre dans l'anonymat, nos fugitifs montent en train à Longhouse avec, en poche, deux adresses sûres à Nancy. Le relais prévu de Mulhouse étant interrompu, ils se dirigent par rail sur Besançon et Mouchard. Un contrôle des policiers du SD les oblige ici à fuir à corps perdu et de continuer leur route en car jusqu'à Salins-les-Bains, ultime étape avant d'accéder à la liberté.

Mais, le passage en fraude de la ligne de démarcation est des plus hasardeux, nos quatres braves en savent des nouvelles. Des Basses-Pyrénées au Jura, cette ligne, imposée par les accords d'armistice, est étroitement surveillée et les patrouilles allemandes sont promptes à faire usage de leurs armes.

Une première tentative de franchir cette maudite frontière près d'Arbois échoue sous le feu des sentinelles. Pis encore, Butz Juttel et un passeur se font prendre, tandis que Strip Jacoby se perd dans le décor. La nuit suivante, Aloyse Schiltz et Félix Lux tentent une seconde fois de tromper la vigilance des Allemands. Des coups de feu claquent de nouveau, le passeur se volatilise, mais après une course à l'aveuglette, ils foulent quand même la moitié sud de la France.

A Poligny, nos deux fugitifs se présentent à la gendarmerie où on leur propose de signer un engagement pour la Légion étrangère, faute d'être

Aloyse Schiltz

refoulés. Mais, ils ont de la veine en tombant sur un gendarme compréhensif qui ferme l'œil et laisse la porte ouverte. Les sujets de Madame la Grande-Duchesse ne se font pas prier et filent sur Louhans, pour prendre le premier train à Lons-le-Saunier en direction de Lyon.

Arrivés dans l'ancienne capitale des Gaules, le 3 septembre 1941, ils demandent tout simplement aide et refuge à l'évêché. Dans la maison des chapelains de Fourvière, le chanoine Joseph Reckinger, exilé de Luxembourg, les accueille d'une manière chaleureuse. Avec l'arrière-pensée de traverser la Méditerranée, Aloyse Schiltz et Félix Lux se rendent ensuite à Montpellier et frappent à la porte de la Croix-Rouge luxembourgeoise pour être dirigés sur les «chantiers ruraux» de Lunel, de Digne et de Tautou.

Des semaines pénibles s'écoulent en ces mornes lieux, avant qu'ils ne refassent leur baluchon et regagnent Lyon en compagnie du compatriote Jean Gengler, rencontré là-bas. Admis au foyer des étudiants, Aloyse Schiltz et Jean Gengler cherchent inlassablement à trouver la bonne combine pour passer de l'autre côté du «Channel», Félix Lux étant rentré au Grand-Duché.

Ainsi, ils se rendent en visite chez Jean Poos, abbé luxembourgeois en exil à Rontalon (Rhône). Tout à fait par hasard, ils y font la connaissance de la famille Jean Foraz de Lyon, qui leur offre généreusement l'hospitalité. Ce précieux maillon amène nos amis à Vienne (Isère) chez Fernand Point, propriétaire du Restaurant «Pyramide», une des meilleures tables de France et lieu de rendez-vous du monde de la Résistance.

Tandis que les «seigneurs» momentanés s'en donnent à cœur-joie au rez-de-chaussée, ceux, qui ne veulent vivre à genoux, se retrouvent au premier étage. Ce sont, outre les Point et Foraz déjà cités: M. Mattei, maire de Vienne; le général Frères, gouverneur militaire de Lyon; M. Vaganay, un des grands de l'industrie séricicole de la région; M. David de Beaufort; M. Stamm de Mulhouse et trois Luxembourgeois: Aloyse Schiltz, Jean Gengler et Jean Mercatoris, qui alla mourir en déportation. Très à son aise, il y a surtout Joseph-Jean Mercier, l'homme au cache-nez, s'appelant aussi Marchand ou Martel, Rex ou Max, mais qui n'est autre que Jean Moulin.

C'est l'organisateur, dont l'étendue d'esprit a été jugée suffisante par le général de Gaulle, pour le nommer représentant direct du Comité National de la France libre en zone non-occupée. Parachuté une première fois dans la nuit du Nouvel An 1942 au-dessus des Alpes, il s'efforce patiemment de former le noyau d'une résistance coordonnée pour achever par après l'ossature d'un véritable État clandestin.

C'est l'unificateur, qui deviendra le symbole de l'armée des ténébres et qui fera renaître une France libre et pure. Grâce à lui, les résistants du Nord comme du Sud, se rangeront sous le seul commandement du général de Gaulle. Mort sans avoir parlé, le «pauvre roi supplicié des ombres» entrera, vingt ans après, avec son terrible cortège au Panthéon rejoindre les cendres des grands hommes de la République.

Comme le décrira le général de Gaulle en 1946 dans la préface à «Premier Combat», voilà donc l'homme de pensée, d'action, de devoir; le pur et bon compagnon de ceux qui n'ont foi qu'en la France. D'une voix calme et voilée, il parle aux hommes assis autour d'une table massive en leur rappelant les buts de la France combattante, tels que les a définis le Chef des Français libres: faire d'abord la guerre, rendre ensuite la parole au peuple français et rétablir enfin les libertés républicaines.

Se conformant au désir de Jean Moulin, Aloyse Schiltz et Jean Mercatoris se rendent à plusieurs reprises à Annecy pour y contacter un certain Monsieur Félix, tandis que la navette entre résistants de Vienne et de Rontalon est confiée à Jean Gengler.

Toujours disposé «à vendre chèrement sa peau», Aloyse Schiltz s'engage à Vienne dans les Forces françaises combattantes. Par l'intermédiaire de Madame Foraz, il reçoit du consulat américain à Lyon une pièce d'identité l'autorisant à quitter la France.

En route pour l'Angleterre!

Porteur d'une lettre de recommandation du maire de Vienne adressée au commissaire de police à Cerbère dans les Pyrénées-orientales, Aloyse Schiltz y arrive par train venant de Lyon, le 4 août 1942. Le passage de la frontière franco-espagnole, l'épouvantail de tant d'évadés de chez nous, a lieu sans histoire. Il descend à l'hôtel «Miramar», à Port Bou, où le consul américain lui suggère de se rendre à pied chez son homologue belge à Barcelone.

Muni de faux papiers d'identité, délivrés en fin de compte par le consul néerlandais à Barcelone, notre engagé volontaire arrive par rail, via la capitale franquiste, à Valencia d'Alcantara, aux portes de la République unitaire et corporative portugaise. Grâce à l'aide, cette fois-ci du consul anglais de cette ville, il se retrouve après un nouveau bond à Lisbonne, avec un moral du tonnerre.

Pendant son séjour au Portugal, Aloyse Schiltz loge au home d'accueil des Belges à Charneca. Par l'intermédiaire de l'ambassade belge de Lisbonne, il entre immédiatement en contact avec le gouvernement luxembourgeois en exil à Londres. Après vingt et un jours d'attente,

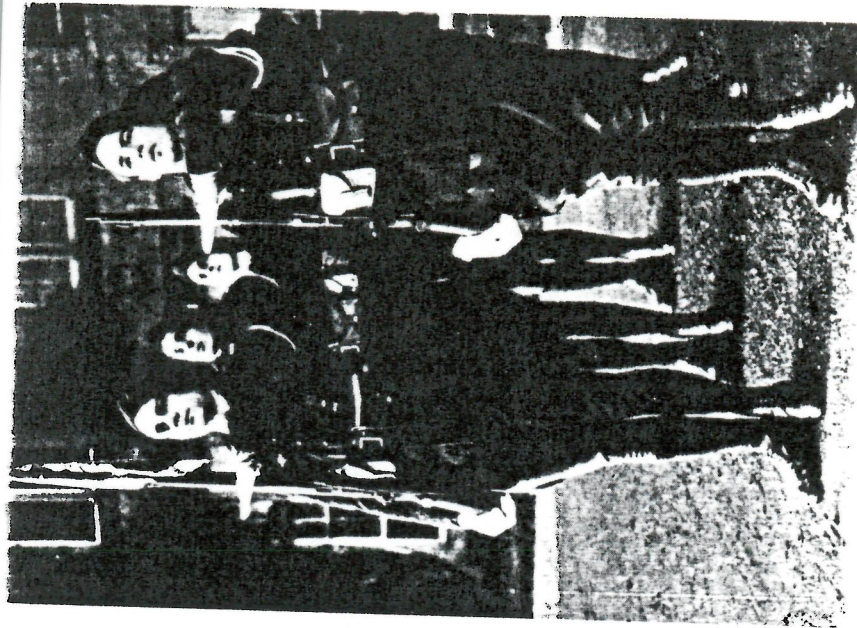
l'ambassade britannique l'informe par télégramme de son départ imminent pour le Royaume-Uni.

La traversée de l'Océan, oh combien exaltante, a lieu par hydravion. Installé dans le cockpit, notre veinard a le temps de se remémorer toutes les péripéties de son long et périlleux voyage, avant de faire escale au Shannon Airport, en Irlande du Sud. Le grand tournant de la seconde guerre mondiale est amorcé, quand il débarque le 2 septembre 1942 au Poole harbour, près de Southampton. Rassuré, la Grande-Bretagne se bat avec toujours plus d'assurance et toujours plus de force, dans les airs et sur les mers, quoi qu'il puisse lui en coûter.

À sa descente d'avion, Aloyse Schiltz est pris en charge par deux officiers britanniques affectés à la «French Section». Tous les volontaires arrivant du continent sont d'abord cloisonnés en attendant la formalité des interrogatoires. Selon l'auteur anglais, Eric Piquet-Wicks, des offres attrayantes sont souvent faites à ces volontaires pour les encourager à s'embaucher dans des services autres que ceux de la France libre. Mais, il va de soi, que le «mercenaire luxembourgeois» a fait le long chemin que nous savons pour rallier les Forces françaises combattantes.

De par ses relations amicales avec le général de Gaulle, M. Joseph Bech, Ministre luxembourgeois des Affaires étrangères à Londres, réussit à combler le vœu le plus cher d'Aloyse Schiltz en l'admettant à l'École Militaire des Cadets de la France libre.

Aloyse Schiltz à Londres en 1944.



Un «présentez-armes» face au général de Gaulle à Ribbesford, en Grande-Bretagne. (Au premier rang, à droite, le cadet Aloyse Schiltz.)

Ce «Saint-Cyr en terre étrangère» a été inauguré, en février 1941, dans les bâtiments de la Public School de Malvern dans le Worcestershire et transféré, l'année suivante, au manoir de Ribbesford, dans le même comté. Cette École militaire, reprenant les plus belles traditions de Saint-Cyr, a groupé et instruit les jeunes Français venus en Angleterre et désireux de se battre contre l'armée hitlérienne. Cinq promotions y ont été formées avec un total de 211 aspirants, qui se sont magnifiquement comportés sur les champs de bataille les plus divers. Le général de Gaulle leur adressera l'hommage que voici: «Les cadets! Parmi les Français libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit, les meilleurs. Par les efforts et les sacrifices de leurs cinq glorieuses promotions: «Libération», «Bir-Hakeim», «Fezzan-Tunisie», «Corse et Savoie», «Dix-huit Juin», ces bons fils ont, de toutes leurs forces, servi la patrie

en danger. Mais aussi, dans son chagrin, aux pires jours de son histoire, ils ont consolé la France.»

La dernière promotion, celle du «Dix-huit Juin», comprend 120 élèves, dont Philippe de Gaulle, Pierre Lefranc, Claude Barrès, Claude Philippe, Frédéric Schuerer von Waltheim de Suède et Aloyse Schiltz, seul Luxembourgeois parmi les «Free French Cadets». Ayant satisfait aux examens de sortie, en juin 1944, tous ces jeunes aux visages encore enfantins et blêmes de fierté, défilent devant le général Koenig et sous les applaudissements de la foule anglaise criant «Long live France!»

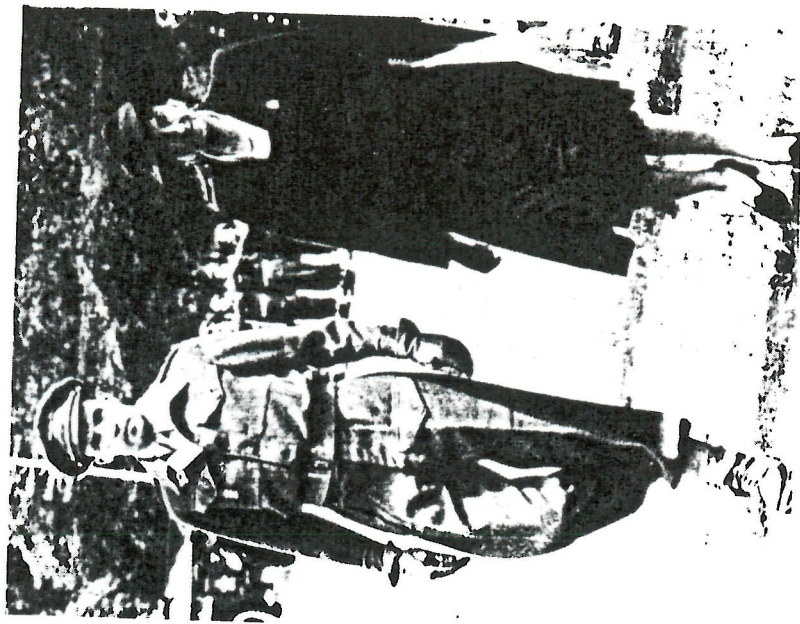
Les anciens cyrards d'Outre-Manche ont gardé un souvenir inaltérable de leurs supérieurs d'antan, qui étaient: le commandant de l'École, André Beaudouin; le commandant en second, Louis de Cabrol; les généraux Moulié et Chambon, le colonel Souriau, les capitaines Desforges, Mercier, Saindrenan et Taravel, ainsi que «Toto» de la Judie, le chef instructeur.

S'étant mis à la disposition du Bureau central de renseignements et d'action (B.C.R.A.), Aloyse Schiltz s'en va suivre un stage pratique de perfectionnement, d'abord à Ringway près de Manchester, ensuite à Mallaig en Écosse pour se retrouver finalement aux environs de Guildford, dans le Surrey.

Ça y est, le «D day» est enfin arrivé. À l'aube du 6 juin 1944, la bataille décisive pour l'Occident s'engage sur les plages et les falaises de la Normandie. Deux cent mille Américains, Anglais, Canadiens et Français avancent bond par bond. Parallèlement aux opérations de débarquement, le général de Gaulle appelle à la mobilisation totale de la Résistance armée. Le plan d'Eisenhower repose d'ailleurs pour beaucoup sur l'appoint considérable qu'il escompte de la part de cette armée secrète, laquelle représente l'équivalent en hommes de quinze divisions.

De Londres, Madame la Grande-Duchesse Charlotte demande à tous Ses compatriotes, où qu'ils soient, à s'engager dans les armées alliées et de combattre l'ennemi partout où il se trouve. Son message se termine par ce conseil maternel: «Mais soyez prudents, le pays aura besoin de vos bras. Que Dieu vous bénisse!»

C'est le moment pour Aloyse Schiltz de rejoindre les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.). Placé sous les ordres du futur général de Bollardière, il est parachuté en août 1944 à la Croix Scaille, dans la région de Mézières-Charleville, afin d'encadrer les unités des F.F.I. opérant dans les Ardennes. Des détachements retardataires de la Wehrmacht en déroute sont sérieusement accrochés par ses hommes et notamment sur la N51, la N388, la N389, la N35. Les arrières de l'ennemi sont harcelés nuit et jour et repoussés jusque sur le territoire de la Lorraine belge. Des



S.A.R. la Grande-Duchesse Charlotte et le capitaine Aloyse Schiltz passant en revue les troupes de la «Luxembourg-Battery» le 28 juin 1945.

embuscades sanglantes ont lieu aux passages de la Semois, ainsi qu'aux alentours de Houdremont et de St-Pierre. Pleins d'allant, les maquisards ardennais attaquent par surprise sous le couvert de profondes forêts; s'ils subissent des pertes, ils infligent par contre de sévères corrections aux Allemands. Se souvenir du sacrifice des frères Jean et Eugène Jander d'Obercorn, tombés à Revin, dans le maquis des Ardennes, c'est faire amende honorable à des hommes qui ont su mourir pour demeurer des hommes.

Chargé d'une mission spéciale par le général Koenig, Aloyse Schiltz, alors lieutenant en 1^{er}, prend contact avec la 5th Armoured Division de l'US-Army, le 5 septembre 1944, dans la région de Nouzonville et y est rattaché à la section G2. Sans être reconnu, il entre triomphalement au pays avec nos libérateurs, par la route d'Athus à Pétaenge, le 9 septembre

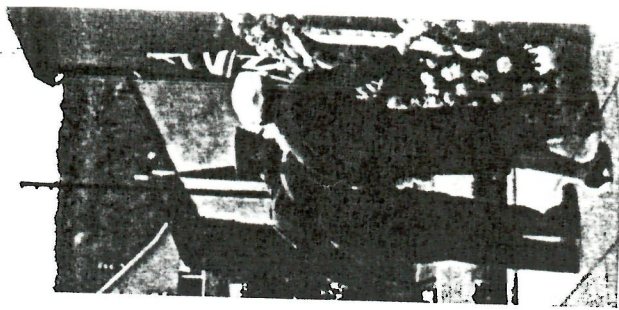
1944, pour participer le lendemain à la libération de la Ville de Luxembourg.

La Wehrmacht, à bout de souffle, se cramponne à la ligne «Siegfried». Après avoir participé à la poussée américaine en territoire allemand du côté de Wallendorf, Aloyse Schiltz monte avec la 5th division à l'assaut du dernier bastion hitlérien dans le secteur Monschau-Eupen-Kornelimünster. Fin octobre 1944, notre brillant officier est rappelé par le Gouvernement luxembourgeois avec mission de former la nouvelle Garde grand-ducale.

Tel est l'histoire passionnante, inédite et hors série d'un homme, aux tempes aujourd'hui blanchies, qui a jadis refusé d'accepter l'armistice et le déshonneur et qui a risqué sa vie dans une impitoyable guerre de l'ombre, pour que la France et le Luxembourg puissent reprendre leur rang aux côtés des Alliés vainqueurs.

«Rien de ce qui nous est demandé
N'est irréalisable, mais c'est
à nous d'y croire et de le réussir!»

(Pensée de Jean Moulin inscrite au Mémorial
de l'Évasion à Differdange).



Le Mémorial de l'Évasion

INSCRIPTIONS

RECONNAISSANCE AUX RESISTANTS
AUDUN-le-ROMAN — NANCY —
SALINS-les-BAINS — CHALONS-
CLERMONT-FERRAND — LES A
ONT I

RECONNAISSANCE AUX PASSEURS
LA PATRIE EN AIDANT NOS EVASUES
NOS VOLONTAIRES A REJOINdre
DE GUERRE